

ournée, perdue de dévotion et de remords. M. de la Roche d'Ayrac s'est remarié après une année de désespoir. Il a épousé la cousine de la petite Donvé. Quelle ironie! Le comte Hurtrel et Taraval sont plus âgés de quelques années, et c'est tout. Quant à moi, je ne me suis pas consolée.»

— « Et Sir Richard a-t-il vu la lettre de Noémie? »

— « Non, » fit-elle. « Sir Richard n'aimait pas Noémie, et je n'ai rien eu à lui dire lorsque je suis arrivée jusqu'à lui. Sir Richard n'a jamais aimé que ses tableaux... »

— « Alors, » repris-je en regardant de nouveau l'écriture tremblée de la lettre, « Noémie Hurtrel est morte pour rien? »

Et Mme de Tillières répondit d'une voix altérée:
— « Pour rien... »

Oxford, mai-juin 1883

DEUXIÈME AMOUR

(ÉTUDE DE FEMME)

A. Gaston Paris.

DEUXIÈME AMOUR

(ÉTUDE DE FEMME)

Vers le milieu du mois de juillet 188., il arriva que M. Elie Laurence, deuxième secrétaire d'ambassade auprès d'une des cours du Nord, se prit de querelle avec un des gentilshommes du pays. L'altercation s'engagea devant une table de whist, mais le prétexte du jeu cachait mal une rivalité connue de galanterie. Bien que le jeune Français n'eût pas touché un fleuret depuis trois ans, il blessa gravement son adversaire. Cette victoire d'amour-propre fut un désastre pour ses intérêts. Le gentilhomme blessé se trouvait être le fils aîné du premier ministre, et, d'autre part, Elie avait accepté la rencontre sans consulter son chef. Le trop adroit diplomate, qui déjà n'était pas en faveur au ministère à cause de ses opinions politiques, fut mis en disponibilité, — disgrâce momentanée dont ses amis le félicitèrent, puisqu'elle lui permettait de revenir à Paris. Il s'en applaudit lui-même, car le romanesque de la

cause lui cachait les inconvénients de l'effet. Pourtant ce petit malheur offrait un danger réel. Laurence était rendu au loisir dans une difficile période de sa vie morale. Il subissait une crise que l'action extérieure, si faible fût-elle dans le poste qu'il quittait, lui avait dissimulée depuis plusieurs mois. Cette action cessant, la maladie d'âme dont le jeune homme était atteint se révéla par d'immédiats symptômes.

Elie Laurence avait alors trente-trois ans. Il était assez grand et mince, avec un je ne sais quoi dans la fragilité de sa personne d'un peu plus jeune que ne l'aurait voulu son âge. Cet air d'extrême jeunesse, comme répandu sur la construction et sur les mouvements de tout son corps, s'augmentait par la délicatesse des traits de son visage, demeurés presque enfantins. Mais le plissement profond des paupières qui se fronçaient au coin dans le sourire, mais la fatigue de la coloration du teint qui disait la fatigue du sang, mais une sorte de torpeur lassée qui sommeillait dans l'arrière-plan des yeux très bleus, mais vingt autres indices encore révélaient au second regard l'usure précoce et secrète chez cet homme à gracieux aspect d'adolescent. Les caractères complexes de cette physionomie donnaient l'impression singulière d'un être trop jeune et à demi fané. Les

passions semblaient l'avoir gâté sans l'avoir mûri, et cette apparence d'enfant blasé n'était qu'une transcription visible de l'obscur travail accompli par les circonstances sur cette créature nativement trop fine et trop frêle. Orphelin à quinze ans, maître à dix-huit d'une petite fortune, Elie Laurence avait laissé aller sa vie sans la gouverner. Comme il possédait le sentimentalisme à fleur d'âme qui permet de se jouer à soi-même, sans trop de mauvaise foi, la comédie de l'amour à propos des plus légers caprices; — comme son joli profil, à peine virilisé par une fine moustache brunissante, s'harmonisait coquettement avec la câlinerie un peu féline de ses manières; — comme, en outre, son unique occupation durant ses années de stage au quai d'Orsay avait été de courtiser toutes les femmes et d'aller dans tous les mondes, il avait rencontré l'occasion de beaucoup d'aventures, et il s'y était abandonné, sans réfléchir qu'un homme flétrit le meilleur de lui-même dans des plaisirs de passage. La facilité de ces liaisons, plutôt acceptées que choisies, jointe à l'étourdissement quotidien des sorties mondaines, avait empêché l'éclosion de tout sentiment puissant dans ce cœur, plutôt voluptueux que passionné. Laurence était donc parvenu à la fin de sa première jeunesse sans avoir aimé, bien qu'il eût pu, avec

moins de modestie, se considérer comme une façon d'homme à bonnes fortunes. Il avait un certain nombre de souvenirs, — mais de regrets, pas un. L'étrange anomalie de cette destinée devait aboutir, sur la fin de la trentième année, à un douloureux état de langueur morale. L'obscur aperception de l'avortement de son cœur accompagna dans ce jeune homme la sorte de mélancolie physique, dure rançon de l'abus du plaisir, que connaissent trop bien ceux qui ont touché une fois le fond de leur énergie vitale; et Laurence, fils d'un Parisien et d'une Parisienne, n'avait pas eu au service de son libertinage un de ces tempéraments rudes et entiers où se trouve ramassé le trésor d'une inépuisable hérédité rustique. Il avait usé sa vie, et il n'avait pas vécu. Depuis deux ans qu'il avait quitté Paris, l'intérêt d'esprit provoqué en lui par les détails de sa carrière lui avait permis de ne pas trop songer à cette triste vérité dont l'évidence s'imposa, aussitôt que l'oisiveté forcée le livra en pâture aux longues réflexions. Lorsque, durant le mois de novembre qui suivit sa disgrâce, il se fut installé à nouveau dans le petit appartement qu'il avait gardé rue Barbet-de-Jouy, sur le devant d'un hôtel rarement habité par les maîtres; lorsqu'il eut déposé les cartes cornées dans les maisons dont il était jadis le fidèle, re-

nouvelé une partie de son mobilier, assisté aux pièces en vogue, repris langue au cercle et tout disposé pour inaugurer un train de dissipation correcte, il commença de sentir les atteintes du plus intime, du plus invincible ennui. Les premières fumées des sens s'étant dissipées, et aussi la vapeur d'illusion qui nous fait tout voir en beau dans nos heures de début, son existence se découvrit à sa rêverie dans son insipide et vaine médiocrité. Il jugea que se lever à neuf heures, écrire des lettres, lire les journaux, déjeuner chez soi, s'habiller, faire des visites, s'habiller derechef, dîner au dehors et finir sa soirée dans le monde, au théâtre ou au club, constituait le régime le plus intolérablement monotone qui se pût imaginer. Il s'étudia, et il reconnut, avec une lucidité cruelle, qu'il était devenu, non pas égoïste, — car il ne s'aimait pas beaucoup lui-même, — mais très indifférent aux autres, et il dut s'avouer qu'il en avait été ainsi toujours. Il avait eu d'aimables amis, mais ils étaient ou éloignés ou mariés. D'ailleurs, passé trente ans, nos amis ne nous suffisent pas plus que nous ne leur suffisons. Ils vivent de leur côté, nous du nôtre. Il retrouva d'anciennes maîtresses sans émotion, il fut présenté à des femmes nouvelles sans curiosité. N'ayant entrepris aucune étude spéciale,

il connaissait tous les livres de sa bibliothèque et ne les rouvrait que distraitemment. Les quatre pièces qui formaient son intérieur étaient tenues d'une manière convenable par un ancien valet de chambre de ses parents, demeuré à son service, en sorte que ses journées s'écoulaient sans les contrariétés matérielles, supplice et distraction de la plupart des célibataires. Et il s'ennuyait... Un de ses oncles, auquel il avoua ingénument son obscur malaise, lui conseilla de se marier. Deux jeunes filles, auprès desquelles on le fit dîner, lui déplurent par l'involontaire comparaison qu'il fit d'elles à ses amies d'autrefois. Comme la marque distinctive de son caractère était l'abandon de ses actes aux influences ambiantes, il ne lutta point et il attendit... quoi? Lui-même n'en savait rien, — et c'était simplement l'occasion de donner une pâture aux puissances d'amour sincère qui étaient demeurées intactes et inutiles dans les profondeurs inconscientes de sa personne. Notre être moral subit les mêmes lois que notre être physique. Toute faculté inoccupée y devient un principe de malaise. Mais ce malaise nous avertit quelquefois trop tard, quand nous avons manqué pour toujours l'occasion de vivre notre véritable vie.

Cette courte monographie — dans laquelle plus d'un jeune Parisien reconnaîtra sans doute l'histoire

de ses propres sensations, car les causes du spleen de Laurence n'étaient guère exceptionnelles — fera mieux comprendre la place que le hasard très simple d'une rencontre occupa dans cette âme atone, et par suite plus soumise qu'une autre aux surprises de l'imprévu. La valeur des événements dans notre sensibilité ressemble à la valeur des tons dans un tableau : c'est la juxtaposition qui produit le degré de saillie, et, sur un fond gris d'existence, la plus légère impression fait couleur. Par un des soirs de ce mortel hiver, où les heures se déroulaient pour lui si lentes, Elie se trouva sur le quai qui longe l'esplanade des Invalides, face à face avec un de ses anciens compagnons du ministère, qui avait été, six ans auparavant, le héros d'une histoire retentissante. Coup sur coup, en effet, sans qu'aucun indice eût fait prévoir un pareil scandale, la chronique parlée des salons avait annoncé la disparition, d'abord de M. Gérard Lairesse, — c'était le nom du jeune homme, — puis celle de Mme Claire Audry, une jeune femme de vingt-huit ans, dont la conduite avait été, jusque-là, pure de tout soupçon; et, presque aussitôt, car le cosmopolitisme contemporain transforme l'Europe en une façon de petite ville, des personnes bien informées révélèrent que M. Gérard Lairesse et Mme Claire Audry vivaient ensemble en An-

gleterre. Ce fut alors à qui chercherait dans le passé de la fugitive de quoi flétrir ce que l'on appela son abominable hypocrisie, et le monde se vengea par d'atroces calomnies de la félicité enviée de cet adultère lointain. Cette malveillance furieuse s'étendit bientôt jusqu'au mari, lequel eut le cynisme de prendre son infortune avec une philosophie singulière. C'était un homme de quarante ans, haut en couleur, grisonnant déjà, célèbre par sa gourmandise, et qui passait pour posséder une capacité financière de premier ordre. Il était président du conseil d'administration d'une grande banque, dont toute la fortune était due à son entente magistrale des affaires. Y avait-il eu entre Audry et sa femme quel'un de ces drames cachés qui donnent à l'épouse un droit de supériorité si écrasant qu'un procès déshonorerait le mari? Plusieurs le pensèrent, au silence que garda cet homme, et à la facilité avec laquelle il se prêta au règlement définitif des comptes entre l'absente et lui. D'autres accusèrent le positivisme du personnage, qui n'en perdit, en effet, ni un coup de fourchette ni un coup de Bourse, et qui en fut quitte pour s'installer davantage encore chez une actrice galante du nom de Léona d'Asti, sa protégée depuis plusieurs années. Vainement le monde s'épuisa en conjectures sur les sentiments respectifs

des acteurs de ce roman réel; puis le silence s'établit à l'endroit d'une situation qui demeura tout ensemble inexplicquée et typique. La phrase : « Vous savez, c'est comme cette petite madame Audry... » revint de temps à autre dans la conversation. Quelques femmes romanesques admirèrent secrètement la délivrée. Quelques hommes sages plainquirent secrètement Gérard. L'histoire de cette fuite mystérieuse revint sur l'eau à l'occasion d'un procès de finance dont Audry se tira, comme il put, sa fortune indemne, mais l'honneur perdu, — et ce fut tout. « Il n'y avait pas d'enfants... » dirent de loin en loin ceux qui mentionnaient encore cette aventure pour en prendre texte à l'appui de leurs théories, dans les discussions quotidiennes sur les diverses sortes d'adultères.

Elie Laurence connaissait d'autant mieux cette anecdote de la légende mondaine qu'il avait été lié avec Gérard, pendant une partie de sa jeunesse, d'une de ces demi-amitiés qui tiennent à des convenances d'humeur et à des identités d'habitudes. Ils étaient rédacteurs au même bureau, et ils fréquentaient les mêmes salons. Mais, depuis l'enlèvement de Mme Audry, Lairesse n'avait donné signe de vie à son collègue du quai d'Orsay, et Laurence n'avait même pas songé, lors de son retour, à s'in-

former du camarade disparu. Aussi demeura-t-il comme frappé de stupeur en voyant sur ce trottoir parisien son compagnon d'autrefois s'avancer vers lui, la main tendue, un bon sourire aux lèvres, et dans les yeux cette joie du revoir qui supprime du coup la distance des années. Cette stupeur fut même marquée si nettement, que Gérard sourit davantage : « J'étais bien la dernière personne que vous pussiez vous attendre à rencontrer... » fit-il sans embarras, et, comme pour prévenir toute question : « Oui, mon cher ami, » continua-t-il, « voilà plus d'un an que nous sommes revenus... Que voulez-vous ? Paris vaut bien une messe, disait l'autre ; et moi, je dirais : Paris vaut bien un coup d'épée... Mais tranquillisez-vous, je n'en ai donné ni reçu... Et vous-même ?... » Et, par un geste affectueux, il avait passé son bras sous le bras d'Elie, il marchait avec lui, l'accompagnant, changeant sa route, et l'allégresse de cette reconnaissance gagnait Laurence. Comme s'ils ne s'étaient quittés que de la veille, les jeunes gens allaient au pas l'un de l'autre, sautant de sujets en sujets avec la rapidité d'association d'idées de deux amis qui pensent tout haut, et, tandis que la causerie vagabondait parmi les souvenirs communs, Elie étudiait son camarade, qu'il retrouvait tout pareil à celui qu'il avait connu autrefois. Grand de

taille, le visage ouvert, regardant bien droit avec deux yeux bruns qui disaient la hardiesse, Gérard avait, dans son profil un peu busqué, grâce à la coupe de sa barbe et aussi à la martiale beauté de ses traits, quelque chose de la célèbre physionomie d'Henri Quatre. La carrure de ses épaules, la souplesse de ses mouvements, dénonçaient toutes les énergies d'un homme évidemment destiné par la nature à la lutte. Par cette soirée noire de janvier, où Elie Laurence avait souffert plus qu'à l'ordinaire de sa dépression morale, la rencontre de Gérard devait lui imposer de douloureuses comparaisons : « Celui-là vit, du moins, » songeait-il. « Ah ! que ne suis-je lui !... » et, par une invincible suggestion d'images, la présence de son ancien ami fit ressusciter dans son souvenir cette Mme Claire Audry, telle qu'il l'avait vue un certain soir, dans un grand dîner où il était assis à côté d'elle... Élégante et grande, elle avait une manière lente de tourner la tête qui éveillait l'idée d'un être parfaitement calme. Ses cheveux, d'un châtain cendré, se partageaient simplement des deux côtés de cette tête au front noble, par une raie tracée sur le côté. Dans le regard de ses yeux très noirs et très tendres, un peu noyés même, flottait une pensée sérieuse jusqu'à la gravité ; mais en même temps une extrême facilité à rougir

et comme une gaucherie charmante de certains gestes corrigeaient la gravité du regard et faisaient songer à quelque créature doucement farouche, comme l'est une antilope. Sa bouche s'ouvrait comme une fleur et montrait des dents irrégulières, mais d'une blancheur délicieuse; et quand elle caressait ses épais bandeaux par une habitude de rêverie, elle laissait voir une main plutôt forte, avec des doigts un peu carrés, — signe de volonté, disent les observateurs. Elle portait, ce soir-là, une robe de dentelle noire, qui dégagait son cou, presque robuste, mais sans lourdeur aucune. Pour toute parure, elle avait mis dans ses cheveux et à son corsage quelques diamants d'un feu changeant. Et cette vision se précipitait davantage. La vaste salle à manger s'évoquait devant Elié, avec les tapisseries de ses murs, avec les domestiques en culottes courtes, avec l'éclat des cristaux sur la table garnie de fruits et de fleurs, avec la guirlande des femmes décolletées et des hommes en frac de soirée. Ce décor de luxe était le symbole de la royauté mondaine que Mme Audry avait abdiquée pour suivre Gérard. Quelles étranges tempêtes de sentiments cette créature si fière avait-elle dû traverser pour consentir à cette abdication? Et, de souvenirs en souvenirs, Elié en arrivait à subir de nouveau l'impression d'étonnement attristé qui

lui avait serré le cœur à l'annonce de la fuite de la jeune femme. Il se rappelait avoir souffert, bien qu'il la connût à peine, du soudain revirement d'opinion qu'il avait vu s'accomplir à son endroit, revirement qui s'était fait en lui aussi. Du moins ce n'avait pas été sans qu'un intérêt suprême demeurât attaché à la vivante énigme de ce caractère de femme... — Ces images diverses traversèrent la tête d'Elié avec la rapidité du songe tandis qu'il répondait de son mieux à Gérard, qui l'interrogeait maintenant sur leurs camarades de la carrière. Ils arrivaient au coin des rues de Varenne et Barbet-de-Jouy. « Vous êtes fidèle à votre ancien logement, » lui dit Gérard. « J'ai cherché aussi un petit hôtel dans ce quartier. Mais j'ai trouvé juste ce qu'il nous fallait, rue de Balzac... Viendrez-vous nous y voir? » ajouta-t-il en prenant dans son portefeuille une carte qu'il tendit à Elié. « Mme de Velde sera, j'en suis sûr, tout à fait charmée de vous retrouver, et moi, je suis votre ami comme jadis, n'est-ce pas?... » Il serrait la main d'Elié, en disant cela, de cette étreinte un peu rude que l'autre connaissait bien. Laurence répondit un « oui » aussi affirmatif et aussi cordial qu'avait été la demande. Ils se séparèrent... « Mme de Velde?... » songeait Elié, tout en commençant, un quart d'heure plus tard, sa toilette de

la soirée... « C'était bien son nom de jeune fille : Claire de Velde. Gérard était sincère en m'invitant à venir chez eux... Mais comment peut-il supporter l'idée d'introduire un étranger dans la solitude de leur bonheur? Quel accueil me fera-t-elle? Pourquoi m'a-t-il abordé avec cette physionomie d'un ami heureux de reprendre une relation d'autrefois, quand cet autrefois devrait être mort pour lui?... Comment ont-ils pu revenir à Paris, au risque de rencontrer tant d'anciens regards? Cette femme que j'ai connue si pudiquement réservée est-elle découronnée de toute sa délicatesse?... Sont-ils heureux?... » Toutes ces questions se formulaient devant le jeune homme ainsi que les données obscures d'un problème d'âme qu'il pressentait plutôt qu'il ne le formulait bien nettement. Puis il se disait : « Oui, certes, ils sont heureux, car ils vivent... Ils vivent. Mais comment?... » Et ce « comment ? » l'accompagna, dans la maison où il allait dîner, avec une obsession qu'il ne put vaincre ce soir-là, malgré les épaules de ses voisines et les anecdotes piquantes d'un causeur à la mode. Il avait tant de fois assisté à des réunions pareilles, tant de fois entendu des propos de ce genre. La société l'ennuyait, comme un mauvais journal lu et relu depuis le titre jusqu'aux annonces ennuie un voyageur emprisonné dans un coupé de chemin de

fer. « Vraiment, » se disait-il en rentrant à minuit, fatigué jusqu'à l'écoeurement par la monotonie des conversations, « si c'est pour ne plus jamais aller dans ce monde que Mme Audry a tout quitté, la blâme qui voudra. Moi, je l'envie... » Et, tout en souriant de sa boutade, il retournait involontairement les diverses hypothèses qu'il avait hasardées en lui-même sur le mystère des relations de Claire et de Gérard...

Les moralistes l'ont souvent remarqué, sans en rendre bien compte : de toutes nos passions, la curiosité demeure la dernière à mourir. Même elle grandit, semble-t-il, de ce que perdent les autres, car où recrute-t-elle le plus grand nombre de ses fidèles? Parmi les vieilles gens et les âmes sèches. Ceux dont la vie personnelle est très intense ne gardent pas le loisir de se mettre à l'affût des actions d'un indifférent. N'eût été l'indigence momentanée de son propre cœur, Elie Laurence eût moins continûment pensé à Mme de Velde durant la semaine qui suivit sa rencontre avec Gérard. Toutefois, détail qui prouvera combien cet homme était resté jeune en dépit de sa vie, aucune vilaine, aucune obscure espérance de bonne fortune ne se mélangeait à cette préoccupation. Dans la curiosité que lui inspirait celle

qu'il avait connue Mme Audry, il n'entra point cet abominable « pourquoi pas moi?... » — secret murmure de la plupart de ceux qui abordent une femme dont ils savent, de science certaine, qu'elle a commis une faute. Et cependant, — mais une âme encore sensible abonde en contradictions de cet ordre, — s'il ne se fût pas rappelé les beaux yeux noirs, l'attirant sourire, la fierté gracieuse de Claire, Laurence n'eût sans doute pas sonné aussi tôt à la porte de l'hôtel qu'occupait son ami rue de Balzac. Laisseuse avait dit : « Vous me trouverez toujours le matin... » Il était à peine onze heures. Elie, venu à pied le long de l'avenue des Champs-Élysées, se trouvait disposé à interpréter la moindre remarque dans le sens de ses réflexions sur le problème qui le préoccupait. La physionomie assez singulière de la rue choisie par Gérard lui fut un premier prétexte à hypothèses. Cette rue de Balzac, jadis nommée rue du Moulin-Beaujon, à cause de l'ancien jardin des Folies-Beaujon, sur lequel elle fut ouverte en 1825, transformée ensuite en avenue Fortunée, du prénom d'une dame Hamelin, femme d'un propriétaire de cette avenue, doit sa désignation actuelle à ce fait que l'auteur du *Père Goriot* y mourut au mois de juillet 1850. L'inégalité du terrain la rend d'un passage difficile du côté qui re-

garde les Champs-Élysées. Dans cette portion se dressent plusieurs maisons meublées, tenues, ainsi que l'atteste leur écriteau, par des hôteliers anglais et réservées à des familles anglaises. C'est dire que les locataires en sont absents tout le jour, car un Anglais qui vient à Paris quitte sa chambre à huit heures pour n'y rentrer qu'à la nuit. Est-ce à la roideur de la pente, est-ce à la présence de ces pensions désertées qu'il faut attribuer le calme du tronçon qui monte ainsi jusqu'aux mornes rues Lord-Byron et Chateaubriand? Toujours est-il que les promeneurs s'y font rares comme sur une place perdue de province. Elie Laurence voulut voir, dans la préférence donnée par son ami à ce coin paisible en plein Paris luxueux, l'indice d'un compromis entre un besoin de retraite et un désir de retour à la vie mondaine. L'hôtel lui-même, situé à mi-chemin de la montée, était séparé de la rue par une cour. Lorsque Elie poussa le battant de la porte cochère, un timbre résonna, et le concierge parut sur le pas de sa loge, qui occupait un des côtés de cette cour, tandis que l'autre était réservé aux écuries. En ce moment, un palefrenier commençait de panser un cheval, dont l'écume indiquait qu'il venait de fournir une longue course. « Gérard est sorti ce matin et seul?... » songea Elie, qui dévi-